N° 98 — 9me Année

Novembre 1938

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR

LA PROTECTION

ET

LA GUÉRISON

DIRECTEUR

Henri DURVILLE





L'ART SACRÉ

Toutes les initiations ont laissé dans notre monde des traces de leur passage, et ces traces constituent l'héritage le plus magnifique, le plus riche en enseignements dont ait joui l'Humanité. Si nous consultons les vestiges de l'Art, à toutes les époques, nous nous trouverons bien rarement en présence d'œuvres exécutées seulement en vue de la beauté de leur forme. Celles même qui nous paraissent les plus imbues de la beauté matérielle, si nous les étudions consciencieusement, nous amènent à des trouvailles dans l'ordre religieux et spirituel. Même les œuvres de basse époque ne se séparent pas de cet idéal philosophique et religieux et c'est chose très heureuse car, dès qu'une pensée spiritualiste cesse de se manifester dans l'Art, il devient *réaliste* et met sur le même plan, sous prétexte de vérité, ce qui est laid, hideux même, et se trouve, pourtant, dans l'univers visible; comme si l'Art ne commençait pas par un choix avant toute réalisation.

Dès les plus lointaines époques de la pensée ancestrale, nous voyons l'être humain chercher à faire surgir de la glaise ou du roc des formes animales ou humaines. Sur les parois des grottes préhistoriques, il a fait apparaître, par des procédés extrêmement simplistes, toute la faune de son temps. Il serait enfantin de supposer que ses préoccupations furent exclusivement décoratives. Bien loin de là. Les signes, souvent, ont une valeur magique. L'animal redoutable — et plus spécialement l'ours et le lion — porte des marques d'envoûtement; les épieux l'ont blessé en effigie aux endroits mêmes où l'animal est le plus vulnérable, l'œil, le pli de l'épaule ou de l'aine. Par contre, l'animal utile, celui qui constituera plus tard le cheptel, que ce soit le cheval ou le bovidé, porte l'empreinte d'une main, signe de prise de possession, de projection magnétique d'une personnalité consciente de sa force et de son pouvoir.

Et la contre-partie de cette conviction n'est pas moins probante: il existe bien des sculptures représentant des êtres humains, mais aucune n'a de visage. Cette abstention nous démontre que le sculpteur n'ignorait pas que toutes les effigies sont susceptibles d'être utilisées en magie pour produire des envoûtements, et l'homme préhistorique avait sur ce point les mêmes idées que ceux que nous appelons aujourd'hui « sauvages »; il aimait mieux ne pas donner prise à des actions funestes, et qu'il savait possibles, étant capable d'en provoquer ou faire provoquer de semblables.

Ce sont là choses bien anciennes, mais qui nous démontrent que la pensée humaine a toujours cherché à joindre l'invisible par le moyen des choses visibles. Tout le symbolisme, qui est l'âme de l'Art sacré, toute la science des analogies, qui est l'un des sommets de l'initiation, sont réalisés de la sorte, dès que l'homme s'appuie sur la forme visible pour manifester sa pensée. Mais ces manifestations laissent voir plus ou moins de science selon le degré de sagesse et de civilisation des peuples.

L'Egypte, maîtresse de tous les arts, comme elle l'a été de la sagesse antique, nous a laissé les monuments les plus parfaits. Des études ré-

centes nous ont montré à quel point les monuments dont l'antiquité nous confond sont les dépositaires d'une science que nous venons à peine de réaliser et nous cachent peut-être encore des secrets que nous découvrirons plus tard. Les nombres suivant lesquels la Grande Pyramide a été construite, il y a six mille ans, sont révélateurs de connaissances cosmogoniques, physiques et astronomiques dont nous demeurons confondus. Plus les études scientifiques sont poussées à cet égard, et plus nous acquérons la certitude que la civilisation réalisatrice de telles œuvres était en possession de vérités indiscutables et du savoir le plus étendu.

On peut dire que les Pyramides, si extraordinaires par leur masse, leurs proportions et leur orientation ne sont pas, à proprement parler, des œuvres d'art, bien que l'architecture, élevée à ce point, fasse montre du plus haut génie, mais si nous regardons ce qui nous demeure de cette civilisation prodigieuse, la décoration de ses temples et de ses hypogées, nous n'avons pas moins de sujets d'une profonde admiration. Plus nous étudions ces œuvres admirables, plus nous reconnaissons que rien n'a été laissé au hasard, et qu'il n'est pas une effigie, pas une ligne même, qui n'aient un sens sacré et secret, tel qu'on les voit dans tous les écrits initiatiques où les grâces de la forme n'empêchent jamais — bien au contraire — l'enseignement de transparaître sous les fleurs charmantes du récit.

C'est justement parce que l'enseignement donné est le principal de l'œuvre d'art que, chez ce peuple si merveilleusement savant et artiste, nous constatons ce que nous pourrions prendre, si nous n'étions pas avertis, pour des fautes de goût et de science. On s'étonne, par exemple, de voir les personnages, et surtout les dieux, peints d'une couleur, sans ombres, et de la manière dont les enfants enluminent leurs livres d'école. Si peu que l'on ait étudié l'art des imagiers d'Egypte, on ne saurait, sans ridicule, penser à une ignorance; il faut donc chercher une raison symbolique et elle apparaît tout de suite. Chaque couleur est un symbole; elle représente un état définitif ou passager de la divinité représentée; si on modifie cete couleur par des ombres, elle perd de sa netteté et le symbole s'en trouve modifié. Prenons, par exemple, Osiris. S'il est représenté noir, il est le maître du Divin Dessous, le roi bienveillant des morts. Mais c'est là son aspect initiatique; nous pouvons aussi, comme faisait sûrement le bon populaire, le considérer comme un dieu saisonnier. De ce point de vue, quand il est représenté noir, il est le riche limon du Nil non encore ensemencé, mais déjà prêt à soutenir toute vie de sa merveilleuse substance. Dans d'autres documents, le même dieu nous apparaît vert. Il est aussi bien la terre verdoyante où lève la jeune moisson et le protecteur des morts heureux qui ont trouvé leur chemin vers les Champs d'Ialou où les moissons sont éternelles. Sous cette forme, les traces noires que formeraient les ombres montreraient une terre non fécondée et comme une restriction à la fécondité divine: ce serait une sorte de blasphème que nul Egyptien ne commettra.

Il en est de même, et plus encore, pour l'Osiris blanc, celui dont le linceul maillot dessine les plumes de l'épervier sur son lin immaculé. Qui oserait introduire une modification quelconque dans ce vêtement qui symbolise la naissance de l'être pur à la Lumière, son accession à ce monde supérieur où la pensée même d'un changement ne saurait pénétrer, puisque c'est celui du divin aboutissement, de la paix achetée par toute une vie de labeur et de perfection.

Isis, au contraire, peut porter toutes les couleurs, puisqu'elle est la Mère nature qui prend tous les aspects, mais les couleurs bénéfiques, — le bleu, surtout — et le blanc, abondent dans sa vêture et dans ses ornements. Le lotus est son insigne de prédilection, car le lotus c'est tout ensemble l'eau et le mystère, cette eau silencieuse et nocturne où se trouvent en puissance tous les êtres en désir d'exister. Il offre, ce lotus plein d'une odeur délicieuse, un autre symbole auquel les cœurs égyptiens sont peut-être plus sensibles encore. Au soir, le scarabée sacré s'endort, enivré de douceur, dans la fleur qui ferme ses pétales sous l'enchantement de la nuit. Il dort, dans ce sépulcre embaumé, comme l'adepte futur dans sa tombe passagère, comme le mort véritable dans l'attente des évolutions et, comme eux, la bête sacrée voit le lotus s'ouvrir en même temps que fleurit la lumière. Il reste un moment encore étourdi de cette nuit parfumée, comme l'adepte est lent à recouvrer le sens de la vie quotidienne après l'ultime révélation. Puis, il s'élève d'un coup d'aile jusqu'à l'éblouissant azur vers quoi tendent toutes les ailes, comme font toutes les pensées.

Plus haut que l'azur, la barque de Râ vogue sur des flots de lumière. Il est la lumière elle-même, et les hautes plumes dressées sur sa coiffure attestent que Lumière et Vérité ne sont qu'une même chose, qu'ils sont unis dès le premier jour où s'attesta le pouvoir créateur, par la

Vérité de Parole, de cette Parole qui est le Verbe, maître souverain de la Lumière et de la Vie.

Je parle ici plus spécialement de l'Egypte parce qu'elle est plus familière à nos adeptes que tous les autres pays, mais ce qui est vrai pour elle ne l'est pas moins pour les autres nations, pour les autres enseignements. L'initiation est une et ses manifestations extérieures ne sauraient admettre de bien grandes différences. Toujours, qu'il soit Zeus, Baal, Ea, Jupiter, le dieu ordonnateur du monde est assis sur un trône et, de préférence, un trône cubique, pour démontrer la stabilité, la durée de l'ordre établi par ses soins. Nous avons cette même pensée en Egypte avec la colonne Ded dont les quatre chapiteaux carrés mettent en l'esprit la pensée du cube, de la chose durable, éternelle même, qui ne se borne point à durer par soi-même, mais conforte en ceux qui en reçoivent les effets matériels ou mystiques cette force de la durée, de la forme constante et pure qui est à l'origine de la famille, puis du clan et, enfin, de toutes les autres organisations sociales.

Les dieux et les figures sacrées n'ont pas été les seuls à recevoir, depuis les siècles les plus lointains, cette mission de transmettre aux regards les paroles qui ne doivent pas être prononcées. Les couleurs pures — dont la science matérielle découvre lentement les effets dans le domaine de la médecine — sont devenues plus délicates et plus nuancées quand l'Art a cherché plus la ressemblance de la Nature que l'expression d'une pensée. Elles ne sont restées, du moins en ce qui concerne l'Occident, à l'état pur et véritablement symbolique, que dans les ornements sacrés de l'Eglise catholique, dans le blason — langage immuable qui dure depuis tant de siècles — et dans l'art des vitraux qui en retrouvera le mystère quand il aura compris qu'il ne doit pas chercher seulement la beauté des tons et l'agrément des yeux, mais un symbolisme réel — après quoi « tout le reste lui sera donné par surcroît ».

Les animaux ont été placés de même dans les œuvres d'art et ils n'ont jamais cessé de représenter les mêmes idées. Ce langage est tellement ancien que sa compréhension surprend, quelquefois, les nouveaux adeptes. Accoutumés à considéter les oiseaux rapaces comme de méchants animaux, ils ne se peuvent accoutumer à voir des images divines dans le faucon ou l'épervier dévorateurs de proies vivantes. Mais ces proies, s'ils les voulaient considérer, sont justement les symboles du mal, de la contagion, de la nuit. Ce sont « les rampants », les rats, les serpents, les insectes impurs ennemis des récoltes comme ce qu'ils représentent est l'opposé de l'évolution de notre âme. Ces rampants que l'épervier détruit, ce sont les mêmes que l'adepte devra combattre. L'Art sacré le lui atteste dans la calme perfection des images décoratives du *Livre caché de la Demeure.*

Le chacal, animal crépusculaire, est l'emblème du sombre Anubis, sentinelle vigilante à l'entrée des inter-mondes, guide des âmes en peine, comme le Mercure grec et sa correspondance judéo-chrétienne, l'ange Raphael, patrons aussi de l'éducation, ce passage, et de la médecine, ce guide dans les chemins de notre vie.

Il serait aisé de continuer longuement cette énumération, car, pour les artistes du passé, il n'existait aucun objet naturel qui n'eût sa correspondance dans le monde des vérités intangibles. Si un astre, une fleur, un animal, un son avaient des rapports avec une action humaine ou une partie de notre corps, ce rapport ne pouvait être fortuit. Au contraire, il était toujours l'indication d'un rapport plus profond et plus exact, même dans les contingences matérielles. De là est venue la connaissance, si longtemps rectrice de la science sacrée, des talismans, images combinées pour donner la possession des énergies mystiques par l'utilisation des formes qui les représentent.

C'est par ces connaissances ésotériques que la pensée humaine a été régie pendant bien des millénaires. On a beau vouloir imaginer que nous sommes devenus beaucoup plus forts que nos parents, il est difficile de penser que les bâtisseurs de Pyramides, les constructeurs de cathédrales qui, dans ce domaine, nous ont été si nettement supérieurs, étaient, en ce qui concerne la santé de leur corps et de leur âme, des gens d'une crédulité stupide à qui l'on en faisait croire selon son plaisir. D'ailleurs, il est bien étrange que les symboles et les procédés aient été les mêmes, s'ils étaient inventés de toutes pièces.

Mais trop de gens préfèrent nier d'un air supérieur qu'aller chercher la science où elle se trouve. C'est plus facile, mais moins sûr. Il serait bon de se rappeler ces vérités toutes simples et de se conformer à leur conclusion: étudier le passé pour comprendre le Divin.

Henri DURVILLE

LES SYMBOLES SOLAIRES

Sans penser, comme on l'a trop fait et trop longtemps, que les mythes solaires sont à l'origine de toutes les religions et que les rites ont été nécessairement saisonniers avant de prendre une importance symbolique et spirituelle, nous devons reconnaître que le Soleil a toujours été l'un des êtres auxquels l'homme a confié le soin de représenter la Divinité. Naturellement, les profanes ont, volontiers, considéré la force divine dans les rapports qu'elle pouvait avoir avec leur intérêt propre, mais, depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, pour employer l'expression classique, il y a toujours eu des initiés qui ne se sont pas bornés à voir dans l'univers cosmique seulement des phénomènes idoines à faire mûrir les fruits ou reproduire le cheptel.

Le Soleil, cœur du monde connu, a toujours paru à ceux qui regardaient l'univers comme le corps visible d'un invisible Créateur, le grand animateur de la vie et le reflet de Celui dont la parole a donné tout ensemble, à tout ce qui existe, la Vie, la Lumière, et la possibilité d'agir. Le rapport de la vie humaine avec les alternatives de jour et de nuit, avec le rythme constant des saisons, est apparu tout de suite à eux dans la tâche, assez ardue, de diriger les autres, de les amener, par des chemins connus des Sages seuls, à l'absolue Vérité. Ces Sages ont été les tenants de l'Initiation et, d'un bout à l'autre du monde, ils se sont transmis les enseignements et les moyens de cette connaissance et c'est seulement dans la proportion où les peuples ont dégénéré de leur pureté première qu'ils ont osé modifier ce qu'ils respectaient, *rajeuni*, au moins à leur idée, ce qui est éternellement jeune.

C'est un « rajeunissement » de cette sorte qui nous a ramené des évhémérismes désuets la donnée des rites saisonniers comme clé de toute religion. Si cette donnée était exacte, les cultes solaires auraient été modifiés par les commodités du pays où ils se pratiquent; il n'en est rien et, pour qui sait voir, il y aurait de ce fait à constater des anomalies capables de changer nos recherches de direction. Ne voyons-nous pas, par exemple, dans la brumeuse Irlande, le cercle solaire de Crom-Cruah représenter le Soleil terrible, une sorte d'ardent Moloch que les sculpteurs celtiques ne pouvaient connaître que par ouï-dire. De la même manière, nous retrouvons sur des points bien divers les Cabires, maîtres du Feu, avec les mêmes noms et les mêmes attributions; de même, nous retrouvons des noms presque identiques pour les initiateurs de tous les pays, comme s'ils avaient *fait partie d'une même famille,* collectivité intellectuelle représentée par un même nom.

Pour ne pas parler seulement de l'Egypte à laquelle l'Initiation Eudiaque fait si fréquemment allusion, prenons, partout ailleurs, les symboles sous lesquels le soleil nous est le plus fréquemment montré. Naturellement, ce sera le disque puisque, dans les moments crépusculaires, les seuls où il se laisse regarder à l'œil nu, le soleil nous apparaît discoïde. Cette similitude pouvait suffire à ceux qui se contentent de voir sans chercher à approfondir, mais elle était insuffisante pour les chercheurs d'absolu, qui veulent toute la vérité. Pour ceux-là, le disque, le cercle surtout, cette ligne courbe et sans fin, toujours à égale distance d'un point central, représentait beaucoup de choses. D'une part, le fait d'une ligne sans fin ramenait la pensée vers Dieu, chez qui l'esprit ne peut imaginer ni commencement ni fin, car, s'il commence, il est une autre Force qui lui a donné la vie, et c'est cette Force qui est Dieu. Ce Dieu, infini, caché, inaccessible à nos sens, générateur de toute chose, c'est le point central, générateur du cercle. C'est pourquoi dans les signes représentatifs des astres, de ces signes tellement anciens que l'origine nous en est inconnue, le Soleil est représenté par le cercle muni de son point central.

Et ce soleil, image de Dieu, nous enferme dans un cercle dont il est le centre. Nous-mêmes, dès que nous nous élevons en pays découvert, nous voyons l'horizon nous entourer comme un cercle et de là nous est venue la première donnée d'une géométrie sacrée, révélatrice de bien d'autres arcanes.

Dans quelle matière sera réalisé ce disque qui représente le Soleil, lui-même représentatif du dieu unique? C'est l'or qui en sera chargé. Nous dirons maintenant et dans notre pays que l'or est le métal le plus précieux et qu'il est bien digne d'un tel emploi. C'est vrai ici, mais ce ne fut pas toujours exact. Au temps de l'antique Egypte, le fer eut, un moment, une place d'honneur entre les raretés. Le casque léger avec lequel le

Pharaon opère le sacrifice du matin est en fer bleu. Ce métal, si commun pour nous, était alors la plus rare et la plus nouvelle de toutes les matières. Cependant, le Soleil est d'or, la lumière est d'or, et il n'en saurait être autrement.

Quand les Espagnols de Pizarre envahirent le Pérou, l'or et les pierres précieuses étaient aussi fréquents que le fer et les cailloux dans nos pays. Cependant, le temple de la capitale où le roi Inca, le fils du Soleil offrait un sacrifice quotidien de parfums, contenait, comme effigie du Dieu, un immense disque d'or pur — qui disparut mystérieusement lorsque le conquérant eut assassiné Atahualpa.

Ce n'est donc pas la rareté du métal qui en a occasionné l'attribution à la divinité principale. Par ailleurs, nous voyons l'or toujours rapproché de la lumière. Certes, le métal a une couleur magnifique et il reflète avec splendeur les rayons du soleil, mais il n'est pas le seul qui puisse donner de tels résultats optiques. Le cuivre — qui fut si longtemps le métal usuel — est d'une couleur magnifique. On peut dire aussi que l'or ne s'oxyde point, mais l'étain se conserve aussi sans subir les outrages de l'air. Il faut donc que l'or possède en soi-même une vertu qui le différencie des autres corps et qui, par cette qualité même, le rapproche de la lumière.

Cette qualité existe et il a fallu la photographie pour la faire découvrir. Quand une plaque photographique impressionnée se trouve placée au-dessus d'un gisement d'or, elle « se voile » de la même manière qu'elle ferait au jour. Il y a donc là une forme d'activité radiante qui fut certainement connue — mais comment? — des initiateurs à qui nous devons notre très antique symbolisme.

Le disque nous a montré le soleil en soi-même, dans sa forme quasi divine, nous dirons statique pour exprimer toute notre pensée. Mais sa forme dynamique nous est donnée par un autre aspect qui se rapproche du disque comme il cherchait à l'atteindre, sans, toutefois, y parvenir: la spirale. Si le cercle nous fait voir la perfection, la spirale sera pour nous la forme représentative de la recherche humaine de cette perfection.

En tant que forme de l'activité, la spirale sera pour les décorateurs la forme qui s'impose sur tous les moyens de propulsion, la barque, la rame, la vague même et la cascade dans les figurations de la Nature comme cadre des efforts humains. Dans les signes du Zodiaque, nous la retrouvons aux signes de Feu: le Bélier aux cornes en volute et le Lion qui présente les volutes en sens inverse. Nous la voyons de même dans le seul signe d'Eau qui représente la maison nocturne du Soleil: le lunaire Cancer. C'est que, dans ce signe, tout au début, le Soleil semble rétrograder, hésiter au sommet de sa courbe et la double volute démontre qu'il doit céder à son courant avant de régner sous le Lion, puis descendre de plus en plus, jusqu'au Capricorne — encore en volute, et pareil à une cascade — où, ayant atteint son point le plus bas, il va remonter jusqu'au Bélier.

Cette spirale, nous la voyons aussi partir d'un Soleil central pour nous faire comprendre que cet astre, en tant qu'image du Dieu créateur, est aussi l'émetteur des âmes. C'est la palmette si fréquente dans la décoration grecque. Entre les spirales allongées qui naissent symétriquement du disque émetteur de la palmette, jaillissent des lignes de points ou de perles qui ne sont autres que des âmes à la recherche de leur évolution sacrée. Elles s'essorent, ces perles, elles se jettent à toute volée vers le Soleil qui rayonne au-dessus d'elles et, comme c'est le Soleil de l'Attique, il n'en est pas de plus beau. Mais, cependant, nous pouvons nous demander ce que devient cet élan et s'il aboutit enfin au but qu'il s'était choisi ou, mieux, que lui avait fixé sa magnifique destinée. La palmette grecque ne répond pas à cette question; mais nous la trouvons résolue dans de très anciens swastikas tracés sur des pierres celtiques ou pré-celtiques.

Les branches de ces swastikas ne se coudent pas à angles précis, elles se terminent, au contraire, par des spirales mais avec la même orientation et, entre les branches ainsi enroulées, se montrent les lignes de points, les émanations d'âmes. Ici, elles se trouvent emportées dans le mouvement cyclique du swastika, emblème solaire des races solaires et nous savons qu'à force de tourner avec les branches, elles se confondront avec elles, harmonie parfaite, mue selon des lois immuables par l'Invariable Milieu.

Entre les symboles solaires, nous trouverons aussi des êtres animés, des quadrupèdes, des oiseaux. Parmi ces derniers, il semblerait que l'aigle devrait occuper le premier rang, et, cependant, l'aigle appartient à Jupiter; c'est l'épervier, plus petit de taille, mais plus intrépide encore et plus batailleur, qui est l'oiseau du soleil, car il semble ne vivre que de sa lumière et la légende, pour en écarter toute pensée féminine, affirme qu'il ne boit point d'eau mais seulement le sang de ses proies. Tel se montrera le soleil dans ses effets visibles, mais si l'artiste se place du point

de vue des symboles spirituels, ce sera l'oiseau aquatique, le cygne, qui lui appartiendra, comme représentant la descente de l'esprit dans la matière. l'oiseau initiatique par excellence.

De même, le Lion est solaire, mais le vrai animal du Soleil est le cheval et plus encore la licorne amie de la beauté intégrale, qui ne se laisse mener que par les vierges et qui porte au milieu du front la corne, image du rayon, symbole de cette force de lumière sans quoi rien ne saurait exister.

Ainsi, suivant que nous considérons le Soleil comme l'astre fécondateur de notre monde ou comme le guide de notre âme vers les cîmes les plus élevées, nous choisirons des emblèmes de l'une ou l'autre sorte, mais toujours appropriés au but que nous nous proposons. Ils sont multiples et beaucoup plus nombreux que nous pouvons les faire voir dans un aussi bref exposé où la place nous est mesurée, mais cela suffit pour comprendre que ces emblèmes n'ont rien d'arbitraire et, si l'on en veut une preuve, il suffit de se rappeler que le laurier de la gloire est aussi une plante puissante pour développer les dons de voyance qui sont, eux aussi, dans le domaine d'Apollon. On le voit cité, à cet effet, dans maintes recettes magiques, par exemple, dans la neuvaine de la Chandeleur , où, pour voir en songe le bien-aimé qui doit venir, la jeune fille place sous son chevet un rameau du laurier solaire, imitant, sans en savoir rien, les gestes de la pythie de Delphes qui mâchait des brins de laurier en respirant les souffles magnétiques des noirs abîmes chtoniens.

Anne OSMONT

TALISMANS & PANTACLES

La confusion entre ces deux mots est trop ancienne pour que l'on essaie de s'y opposer. Cependant, à l'origine, attestée par leur étymologie, ces objets sont fort différents. Le talisman a été de tout temps considéré comme un accumulateur de force bienfaisante, tandis que le pantacle est, surtout, un enseignement condensé en un dessin très simple.

Le talisman est l'une des formes de l'art sacré. Il est celle de ses formes qui tend à un but utilitaire pour préserver du mal ou pour appeler les Forces spirituelles bienveillantes sur celui qui porte l'objet ainsi réalisé.

Le talisman n'est pas un objet quelconque, chargé d'un vouloir par une opération plus ou moins efficace: il est un objet d'une substance appropriée, sur quoi sont tracés des signes, toujours les mêmes pour un même effet à réaliser. Ces signes ne sont pas choisis au hasard et ne viennent pas davantage du sens artistique plus ou moins développé de celui qui les a tracés: ils viennent de lointain héritage et la plupart d'entre eux sont plusieurs fois millénaires. Beaucoup portent des lettres hébraïques se basant sur la tradition kabbalistique, laquelle vient de l'Egypte en passant par la Palestine et par la Chaldée, à la suite de la déportation des Hébreux à Babylone. Il est à remarquer que Babylone, si elle ne fut pas l'exemple des mœurs pures, connut, grâce à la très antique initiation chaldéenne, des secrets merveilleux, surtout dans l'ordre pratique. Les Hébreux, que Moïse avait instruits dans la science d'Egypte, en y ajoutant les révélations que le Seigneur lui avait personnellement accordées, étaient savants surtout dans les rites de prières et de sacrifices. Dans la crainte de l'idolâtrie où le voisinage des peuples païens risquait toujours de les faire tomber, Moïse les avait écartés de toute magie pratique. Mais la conquête assyrienne les conduisit dans un pays où les adeptes savaient infiniment de choses et les confiaient volontiers — ainsi que cela s'est toujours fait d'initié à initié — à ceux qui leur en semblaient dignes. C'est ainsi que Daniel reçut, des Mages de Babylone, des enseignements qui le placèrent à la tête des Sages de l'époque, bien qu'il n'eût en rien adjuré le culte du Très-Haut et Unique Dieu d'Israel.

De même, Pythagore, formé d'abord dans le Liban — ou, plus probablement, dans le Carmel — jusqu'à sa vingtième année, puis amené en Egypte dans le désir d'y parfaire son initiation, dût suivre à Babylone le despote Cambyse. Cette fois encore, les Mages chaldéens reconnurent sa valeur et le traitèrent comme l'adepte qu'il était.

Les caractères hébraïques et chaldéens ne se présentent pas toujours sous leur aspect classique; il y a aussi des écritures déguisées qui représentent le même alphabet, comme l'*écriture des Anges* et celle du *passage de la Rivière*. On y trouve, enfin, des caractères grecs, mais les talismans qui les portent sont d'origine plus ré-

cente. Enfin, on y trouve aussi des formes géométriques dont le symbolisme est le même dans tous les groupements initiatiques.

De ce fait, le talisman prend une véritable puissance que confirme en lui les rites dont il est l'objet pour accroître son efficacité. Tels sont, parmi beaucoup d'autres, les pantacles que l'abbé Julio avait lui-même recueillis dans de vieux ouvrages — notamment dans l'*Enchiridion* — et les avait groupés selon les effets qu'on est en état de leur demander. Il s'en explique lui-même dans son *Livre secret des grands exorcismes* où il expose ce que sont ses pantacles et ce que l'on peut en attendre. Naturellement, de tels objets sont d'autant plus puissants qu'on y ajoute l'efficacité des prières.

Dans le même but, et avec un succès encore plus grand, nous avons créé la *médaille protectrice de l'Ordre Eudiaque*. Nous en avons fait l'image de l'homme appelant vers lui les bienfaits des Forces spirituelles et en recevant cet appui qui n'est jamais refusé à ceux qui demandent avec une véritable foi. Il est vrai que cette foi se base, ici, sur une force connue et dont personne ne saurait même discuter le pouvoir, la force d'une âme collective construite par des pensées unanimes. Cette formation psychique, tous ceux qui font partie, même par la simple adhésion, de l'*Ordre eudiaque,* ont éprouvé ses effets. Et comment pourrait-il en être autrement? Deux fois par jour, à 9 heures ou 21 heures, tous les Eudiastes, dans tous les pays du monde, prononçant les mêmes paroles, celles de l'*Invocation* de l'année, appellent de tout leur cœur la bienveillance des Forces spirituelles et tous les voyants qui nous entourent ont vu ces Forces leur répondre par une pluie de rayons qui ne se perdent ni ne se dissipent non plus que toutes les autres vibrations.

L'Eudiaste marche donc environné d'une aura de forces bienfaisantes et la *médaille protectrice de l'Ordre Eudiaque* est le véritable talisman en quoi se groupent et se résolvent des énergies descendues vers nous du royaume de la Lumière. La seule présence de cette médaille, même à l'insu de celui qui la porte, a causé bien des guérisons, tant matérielles que morales, et nous avons la consolation d'en apprendre chaque jour de nouvelles. Que pouvons-nous souhaiter davantage?

H. D.

NOTRE COURRIER

La médaille de l'Eudianum continue à faire merveilles pour ceux qui la portent, même à leur insu. C'est ce qui résulte de la lettre que nous avons plaisir à mettre sous les yeux de nos lecteurs:

« Mon cher Maître,

« Je ne sais comment vous remercier, mais je sais que la certitude d'avoir fait le bien est votre meilleure récompense et je vais vous tenir au courant de ce qui s'est passé chez nous. Mon mari souffrait depuis longtemps déjà d'une atteinte au cœur qui se manifestait de la manière la plus pénible: essoufflement, difficulté de marcher, fatigue excessive pour le moindre effort. Je crois qu'il y avait là une bonne part de surmenage; mais c'est un homme très actif et, quand on lui conseille de se reposer, on est plutôt mal reçu. Voyant que je n'arrivais pas à grand'chose par les moyens médicaux, j'ai essayé autre chose, sans le lui dire, toutefois, car il n'était pas très croyant. J'ai cousu une médaille eudiaque dans son veston qu'il porte le plus fréquemment pendant son travail, et j'ai fait appel de tout mon cœur aux Forces spirituelles, avec foi, mais non sans inquiétud

« Très peu de jours après, mon mari qui avait, depuis longtemps, cessé toute médication, me dit: « C'est bizarre, depuis que je ne prends plus de remèdes, je me sens beaucoup mieux. » Il a voulu que nous fassions ensemble une promenade et j'ai été stupéfaite de le voir marcher allègrement et sans s'essouffler. J'ai attendu quelques jours encore et les effets n'ont cessé d'être extraordinairement bons. Alors, je lui ai dit la vérité. J'avais peur qu'il se moque, mais, au contraire, il m'a embrassée et m'a dit: « Je porterai désormais cette médaille sans la cacher; je lui dois beaucoup — et à toi aussi ». Il en parle à tout le monde et j'ai le plaisir de vous envoyer son adhésion à l'*Ordre eudiaque.* »

Cet effet n'est pas isolé et nous allons en montrer un autre exemple à nos fidèles amis, car nous savons qu'ils s'intéressent comme nous à tout ce qui touche à l'Ordre ainsi qu'aux bienfaits que l'on en peut attendre. Cet exemple vient de lointain pays.

« Cher Monsieur,

« Je me rappelle vous avoir entendu dire, il y a bien longtemps, au temps où je ne faisais pas encore partie du cher *Ordre eudiaque,* que, si nous connaissions toutes les choses qui peuvent nous aider en ce monde et si nous consentions à nous en servir, nous obtiendrions les effets les plus merveilleux. Seules notre ignorance et notre incompréhension des Forces invisibles sont causes de nos maux. Je viens d'en faire l'expérience de la manière la plus imprévue et la plus probante qui se puisse imaginer.

« Nous avons, pour les enfants, une servante de couleur sur le dévouement de laquelle nous pouvons compter en toute occasion. Tant qu'elle est avec eux,

nous pouvons sortir sans crainte et même nous absenter plusieurs jours de suite, ce qui est, quelquefois, nécessaire à cause des grandes distances séparant les exploitations. De plus, cette excellente créature est plus cultivée que ses pareils et, je dois vous le dire, nous ne la considérons pas comme une servante mais comme une amie qui se tient parfaitement à sa place. Jugez comme nous avons été contrariés quand nous l'avons vu dépérir sans cause, prendre un air absent et chagrin. Nous avons fait tout pour savoir si elle avait une peine ou une inquiétude. Elle nous a affirmé que non, mais qu'elle se sentait toute bizarre et qu'elle pensait être envoûtée. Cela se fait beaucoup par ici et peut-être avait-elle raison. En tout cas, sans lui rien dire, j'ai placé votre médaille sous son oreiller. Elle a dormi dessus toute la nuit. Le lendemain matin, elle était en meilleur état et m'a dit: « Il y a bien longtemps que je n'avais été si calme. » — « Ne vous fatiguez pas, ma bonne fille, lui ai-je dit. Dormez ce matin, cet après-midi, cette nuit, autant qu'il vous est utile ». Elle a dormi presque continûment 24 heures. Après ce singulier repos, elle avait retrouvé sa gaieté, son appétit et sa force. Je lui ai donné la médaille sans lui rien dire. Elle la porte avec plaisir et je vous prie de m'en envoyer une autre, car c'est la mienne, et elle me manque. — Mme D. »

Il est naturel qu'un talisman de paix et d'harmonie ait rétabli les forces troublées de cette excellente fille et nous sommes heureux de savoir nos amis lointains tranquillisés sur son sort et aussi assurés que, dans d'autres circonstances, la médaille eudiaque leur rendra personnellement les mêmes services, d'autant plus qu'ils savent, eux, le pourquoi de cette efficacité.

LES LIVRES :

La Science secrète

par M. Henri Durville

Ce magistral ouvrage, qui doit être lu au début de l'Initiation eudiaque, est un résumé de l'histoire de toutes les religions, un travail complet destiné à démontrer que toutes les religions et les traditions ont eu le même but et, souvent, les mêmes moyens d'expression, à peine modifiés par des circonstances extérieures de civilisation et de race. Toutes ont cherché à montrer comment l'homme, qui s'est éloigné par sa faute de son Eternel Devenir, peut y revenir et trouver le développement de ses facultés supérieures par les procédés initiatiques.

Il est impossible, dans un aussi court espace, de rendre compte d'un tel ouvrage. Nous devons seulement dire qu'il est considérable, non seulement par le travail qu'il représente et les enseignements qu'il contient que par la forme agréable et facile sous laquelle ils sont présentés. On n'a pas voulu hérisser de difficultés les abords d'une voie qui devrait être celle de tous les esprits chercheurs de Vérité et de Lumière. La *Science secrète* a sa place sur toute table de chercheur, dans toute bibliothèque d'adepte, car elle contient tout ce qui peut mettre sur la Voie dans l'étude des religions.

(Prix: 60 fr.; port, France: 3.50, étranger: 11 fr.; recommandation en sus, France: 0.80, étranger: 2 fr.; en vente à nos bureaux).

Henri DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.